

Parfois, il suffit d'un regard

*“ J’ai secoué la sueur et le soleil.
J’ai compris que j’avais détruit l’équilibre du jour,
le silence exceptionnel d’une plage où j’avais été heureux. “*

Albert Camus, L’Étranger

Il frôle le mur en marchant. Chacun de ses pas est mesuré, cadencé. Il fixe l’enseigne verte pâle du supermarché devant lui. Il sait qu’il doit franchir les portes à 18h04, pas une minute de plus, pas une minute de moins. Il ne peut pas se permettre d’être inexact. Dans la poche intérieure de son blouson, l’arme est froide et pèse contre sa poitrine. Pour l’instant c’est un poids mort, bientôt c’en sera un de non retour. Il s’arrête quelques instants devant les poubelles de l’immeuble B23. Il observe le ballet incessant des consommateurs. Le murmure du caissier lui parvient, l’odeur plastique aussi, le grésillement lent des néons. Il a besoin d’une cigarette, mais il est trop tard. C’est aujourd’hui. Il ne peut plus attendre. C’est son tour, de devenir dangereux. C’est son tour, de prendre le pouvoir, de montrer au patron ce qu’il peut faire, ce qu’il a dans le ventre. C’est aussi et surtout pour sa satisfaction personnelle. Un travail de longue haleine, des heures à observer, sous la pluie, dans le froid, dans l’odeur putride des poubelles. Des heures à s’être fondu contre les murs, à être devenu une ombre.

Voilà, c’est l’heure. L’ombre va devenir la plus aveuglante des lumières.

Ses pieds se mettent à marcher tout seuls. Il a un bon pas. Élastique. Décidé. Il a glissé sa main dans la poche de son blouson. Il tient l’arme du bout des doigts. Sa surface lisse le rassure. Un dernier mètre. Il enfle sa cagoule. Il déteste le contact du synthétique, qui lui gratte le visage. Mais ce n’est pas pour longtemps.

Trois pas.

Deux pas.

La porte automatique s’ouvre, les rangées parfaites d’aliments s’étalent devant lui. Les quelques clients.

Un pas.

Il entre. Le caissier se retourne pour dire bonjour. Il pointe son arme. Le sourire du jeune homme se fige. Aucun son ne sort de sa bouche.

Il a renversé l'ordre du monde.

Lentement, il ordonne. Comme dans les films. Les mains en l'air, que personne ne bouge. Le caissier se lève, une femme se met à pleurer, il ne la regarde pas, il contourne les caisses, demande la recette de la semaine. Sa voix est froide et calme. Assurée. Il ne fixe personne dans les yeux. Il se sent fort, puissant. Les gens ont peur. Ils reculent sur son passage. Plient comme des épis de blés un soir de tempête, terrassés par la force du vent. Le caissier a les doigts qui tremblent en glissant les billets dans son sac. Il observe ses longues mains blanches. Les bagues de métal froid. Il se demande quelle trace il laissera à cet homme, quel souvenir glaçant. Il se sent fier, soudain, de devenir un cauchemar, un frisson d'effroi sur une colonne vertébrale. Il a l'arme entre les mains et les gens ne sont rien, personne ne peut l'arrêter, il est celui qui peut.

Soudain un bruit de course. Un cri. Il se retourne. Sa main est crispée sur le revolver, il le pointe sans vraiment voir. Il cherche la forme, le grain de sable dans son mécanisme parfaitement huilé. C'est une enfant. Elle s'arrête à quelques mètres de lui. Sa petite robe rose est ridicule, ses deux couettes aussi, il la déteste immédiatement, pour lui avoir fait peur l'espace d'un instant. Alors il ne réfléchit pas. Ou du moins pas vraiment. Il se dit qu'il aura l'excuse, l'excuse de la tension dans l'air, des néons aveuglants, un peu comme le soleil de Camus. Sa main ne tremble pas lorsqu'il vise l'enfant, et sa voix est nette et coupante. J'avais dit qu'on ne bougeait pas.

Le monde se fige. Il en ressent brusquement la texture, la chaleur. Les souffles se mêlent et l'enrobert, il entend son propre cœur résonner dans sa poitrine, il sent son doigt glisser sur la gâchette, moite, il voit le sang avant même qu'il ne soit projeté et la faille qui s'ouvre sous ses jambes, au moment où un corps s'interpose.

Le caissier a pris la petite fille dans ses bras. Il oscille. Il manque d'air, soudain. Le regard du jeune homme est brûlant et trouble. Liquide. Deux billes vertes qui lui hurlent de ne pas faire ça, de ne pas tirer. Il se sent tomber. L'espace temps s'est rétracté entre ces deux pupilles, et partout dans ses veines s'infiltrèrent l'absinthe du regard de l'inconnu. Un poison qui l'anesthésie.

Il lâche l'arme.

A nouveau le temps se fige, puis semble se rembobiner. Le bruit métallique sur le carrelage froid a rendu la vie. Il ne voit plus rien. Il se laisse tomber à son tour, se recroqueville. L'écho du monde qui se remet en marche sans lui, lui fait mal à la tête. Il a besoin soudain, de sa propre chaleur, qu'il ne comprend plus avoir perdu, il cherche les derniers échos de sa puissance, qui s'échappent dans les pleurs de la petite fille à quelques mètres de lui.

Il a perdu. Depuis le début. Il savait. Il connaissait sa propre faiblesse. Son impuissance. Il n'est pas fait pour ça. Pour dominer. Il n'a pas le pouvoir, il ne l'aura jamais.

Sur son épaule il sent la chaleur d'une main. Sa peau tremble. Il ferme les yeux un instant, se laisse aller à ce contact rassurant, devine le métal froid des menottes qui lieront bientôt ses poignets, le cliquetis d'une cellule, une nuit passée à pleurer, où à fixer le mur, trop hébété pour comprendre ce qui a bien pu rater.

Lentement il relève la tête. Il croise le regard du caissier. Ses pupilles ont perdu leur inconsistance, la brume qui s'y dessinait a été remplacé par un rayon de soleil. Elles ne sont plus que chaleur. Le vert est tendre comme des petites feuilles d'arbre, un matin de printemps. Lumineuses et claires. Brillantes. Aveuglantes de clarté.

Et elles lui murmurent qu'il n'est pas si faible qu'il le croit.

Alors il se dit que parfois, il suffit d'un regard.

JULIETTE